

De la langue de bois au parler vrai, en passant par le politiquement correct : définition, histoire et marqueurs linguistiques

Résumé

Les hommes politiques sont connus pour parler la *langue de bois*, soit un discours désincarné utilisé pour *endormir* et *brasser de l'air*. Après avoir identifié, de façon linguistique, ces moments particuliers, nous analyserons, de façon synergologique, la gestuelle associée à ce type de discours *langue de bois* pour comprendre comment fonctionne et se manifeste le *corps de bois*.

« Chaque fois qu'un être humain parle à un autre d'une façon authentique et pleine... il se passe quelque chose qui change la nature des deux êtres en présence ».
JACQUES LACAN, *psychanalyste*.

par Elodie Mielczareck, sémiologue, décembre 2015

Introduction

« A part peut-être certains secteurs de la physique, la plupart des questions savantes peuvent être exprimées à l'aide de mots très simples et dans des phrases très courtes. Mais si vous faites cela, vous ne devenez pas célèbre, vous n'obtenez pas d'emploi, les gens ne se révèrent pas vos écrits. Il y a là un défi pour les intellectuels. Il s'agira de prendre ce qui est plutôt simple et de le faire passer pour très compliqué et très profond. Les intellectuels se parlent entre eux, et le reste du monde est supposé les admirer, les traiter avec respect. Mais traduisez en langage simple ce qu'ils disent et vous trouverez bien souvent soit rien du tout, soit bien des truismes, soit des absurdités.

NOAM CHOMSKY, *linguiste.* »

Vaste sujet que la langue de bois. Cette première phrase est d'ailleurs un très bon exemple de ce qu'est la langue de bois ! Tournure désincarnée, formule alambiquée et alourdie par la subordonnée d'un point de vue syntaxique. Et, d'un point de vue lexical, dire de la LDB¹ que *c'est un vaste sujet* n'apporte aucun horizon de sens pertinent au lecteur.

L'enjeu de ce travail est double. Tout d'abord, **comprendre les mécanismes linguistiques** qui régissent la LDB. Certains écrits linguistiques nous ont aidé à répondre à cette problématique. Nous proposons une typologie novatrice pour comprendre les phénomènes de construction de la LDB. Pourquoi une nouvelle typologie ? Parce que la LDB telle qu'elle est décrite dans les livres est « corticale », facile à repérer, en théorie. En pratique, notamment lorsque les hommes politiques sont en interaction avec les journalistes, la LDB devient « limbique », c'est-à-dire plus impliquée, dont les pronoms personnels sont une des traces visibles. Pour autant, le contenu reste vide, mécanique et répétitif.

Une fois le phénomène de la LDB explicité, nous avons pu repérer, au sein du corpus vidéos, les discours LDB et nous intéresser à la gestuelle des locuteurs. L'autre enjeu de ce travail est donc **l'observation synergologique** : qu'est-ce qu'un corps de bois ? Autrement dit, le discours LDB s'accompagne-t-il d'une gestuelle spécifique ? Si oui, peut-on en dresser une typologie ? Voilà les problématiques auxquelles nous souhaitons répondre.

Passionnée par la manifestation des signes de manière générale, j'ai souhaité comprendre quels mécanismes linguistiques et corporels sont à l'oeuvre quand il n'y a pas authenticité du discours. Quand il y a LDB et CDB², le locuteur s'échappe à la vérité pour ne montrer que ce qu'il souhaite montrer. Il n'est plus dans la relation à l'autre mais dans la mise en scène de lui-même.

Découvrons ensemble comment repérer ces moments où corps et langue tournent à vide.

1. Nous utiliserons cet abrégé pour désigner le groupe nominal *langue de bois*.

2. Nous utiliserons cet abrégé pour désigner le groupe nominal *corps de bois*.

Première partie

Linguistique :
qu'est-ce que la langue de bois ?

Chapitre 1

Ce qu'est la LDB

1.1 Les origines de la LDB

D'abord traduite du russe *dubovy jasyk*, « langue de chêne », la LDB naît à la fin du XIX^{ème} siècle, vers 1850. Il faut attendre l'**ère bolchévique** pour que le syntagme se transforme en « langue de bois ». Il devient alors l'expression d'une langue figée, stéréotypée, codifiée à l'extrême, utilisé par les policiers et l'appareil administratif.

C'est dans les années 1970 que la LDB est la plus reconnaissable sous ses aspects propagandistes dans les pays soviétiques. En France, il faut attendre les années 1980 pour voir le terme utilisé :

« (...)c'est à l'occasion du mouvement initié par le syndicat Solidarnosc¹, au début des années 1980, que la presse française (et notamment le journal *Libération*) utilise ce terme pour traduire le polonais *dretwa mowa* (littéralement : « langue figée ») ou *drewniana mowa*, lui-même calqué sur le russe *derev'annyj jazyk*.

Dans ce contexte, la langue de bois est celle, très précisément, du régime soviétique pris pour cible en tant que régime totalitaire étendant sa domination sur la Pologne du Général Jaruzelski. » [21]

Aujourd'hui, la LDB s'oppose, plus ou moins, à ce que l'on appelle le « **parler vrai** ». Il s'agit toujours d'un discours « sloganisé », c'est-à-dire martelé comme un slogan publicitaire, et donc non authentique² :

« Corollairement, par son caractère général et abstrait, la langue de bois s'oppose au « parler vrai ». Celui-ci, qui fut illustré naguère en France par des personnalités aussi diverses que Michel Rocard, Bernard Tapie ou Jean-Marie Le Pen, puis plus récemment par Nicolas Sarkozy ou Jean-François Copé (auteur d'un essai intitulé *Promis, j'arrête la langue de bois* en 2006), ne se définit pas comme un discours qui rejoindrait à coup sûr la réalité mais comme un discours qui produit l'illusion de celle-ci.

Empiriquement, le parler vrai s'oppose à la langue de bois par un certain nombre de marqueurs linguistiques, comme la brièveté des phrases, la simplicité du vocabulaire, le caractère direct du langage, le recours au registre familier, l'ancrage énonciatif dans l'expérience personnelle, l'absence relative de généralisations. » [21]

Mais « parler vrai » et LDB se rejoignent en cela qu'ils ont l'intention de masquer la réalité. Les tournures d'authenticité (« vraiment », « sincèrement », « franchement », « à dire vrai », « sans mentir », « sans tabou », etc.), largement utilisées par les politiques, sont toujours

1. Fédération de syndicats polonais fondée le 31 août 1980, dirigée à l'origine par Lech Walesa.

2. C'est pour cela que nous avons posé l'hypothèse synergologique d'une non-authenticité et certains items associés, chez le locuteur.

suspectes, ce sont les marqueurs d'un discours travaillé, peu vrai et peu sincère. Ce qui fait dire à Martine Chosson [8] :

« Vouloir paraître sincère n'est-ce pas par hasard souligner qu'on ne l'est pas toujours ? »

1.2 Une définition possible de la LDB

La LDB se repère facilement par des marqueurs linguistiques précis, dont nous faisons la liste un peu plus loin. En cela, elle n'abuse personne. Voici comment Charaudeau et Mainguenu[6] définissent la LDB :

« Langage stéréotypé propre à la propagande politique, [c'est] une manière rigide de s'exprimer qui use de clichés, de formules et de slogans, et reflète une position dogmatique, sans rapport avec la réalité vécue. »

Intéressant, car si l'on s'intéresse aux **univers sémantiques** présents dans l'expression « langue de bois », on retrouve bien cette idée de *rigidité* dans la formulation et d' *absence de* dans le rapport au réel :

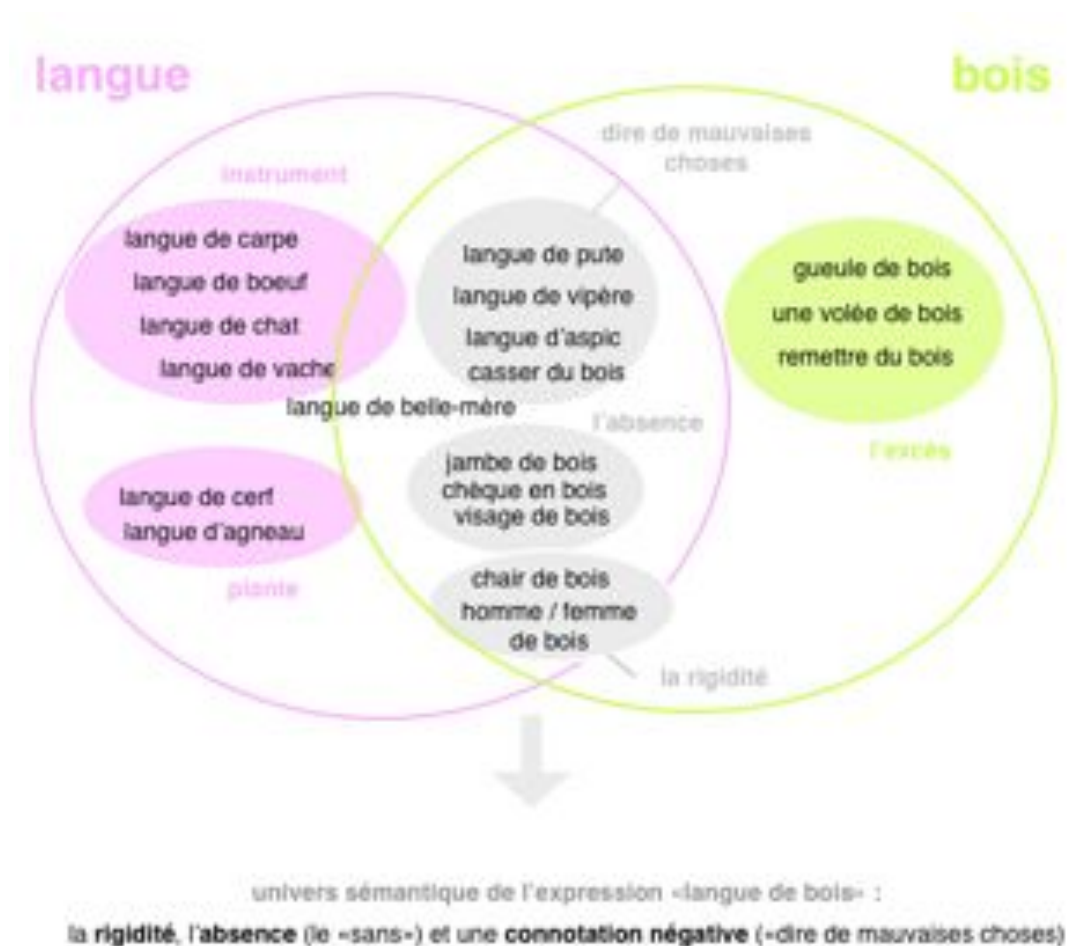


FIGURE 1.1 – constructions syntaxiques non exhaustives avec les mots « langue » et « bois »

La LDB sonne creux :

« Une jambe de bois permet de marcher, c'est un pis-aller ! La langue de bois permet de parler, c'est un pis-penser ! » [8]

Elle gagne en forme ce qu'elle perd en fond : le caractère figé de la forme supplée le contenu sémantique, l'horizon de sens. Elle gagne en rythme ce qu'elle perd en contenu : elle vide le contenu, l'appauvrit pour le mécaniser. Elle occupe l'espace sonore, elle donne l'illusion de dire pour... ne rien dire. En cela, elle déforme, trompe et valorise *le rien*. Comme le démontre Martine Chosson, c'est le contexte d'émission qui valide le raisonnement, et non le contenu lui-même puisque la LDB est vide, illogique :

« Vraie conclusion, faux développement, validation du vide. Certes, cela semble fonctionner mais semble seulement. **Devant une salle de classe, M.Chirac ne tiendrait pas un quart d'heure**, les élèves ne sont pas dupes, ils n'aiment pas ni ne respectent les professeurs qui parlent pour ne rien dire. L'homme politique croit pouvoir se permettre un discours aussi vide parce qu'il est séparé par l'écran de ses interlocuteurs, parce que son ton, sa force de persuasion, ses sourires de connivences sont des alliés sûrs.. » [8]

La LDB n'abuse personne, elle donne seulement *l'impression de*. Impression que le discours est sérieux, que le locuteur est socialement important, que la décision est la bonne, que la réalité est celle-ci. Surtout, **elle est confortable!** Elle nous facilite le travail de penser, elle a tout mâché en amont, le cerveau n'a plus d'effort à faire :

« Langue de bois presque naïve, facile à décrypter, qui n'abuse pas un seul instant mais interdit tout contact, évite à l'autre le courage élémentaire pour tout - de s'expliquer, de décevoir, de peiner. » [8]

Proche du politiquement correct, la LDB trace pour le cerveau les lignes de la pensée à suivre, à accepter et tolérer. Elle encourage la fainéantise de la pensée, valorise celui qui l'utilise, légitime les prises de décisions. **Arme de décision massive, elle permet de faire semblant :**

« Tous ces tours aident l'énonciateur à valider la véracité de son propre discours ! Il se rapporte à lui-même en tant qu'autorité discursive ! Le discours serait argumentatif si les énoncés de ce genre étaient suivis par des preuves, des raisons, des arguments qui convainquent le destinataire du message. **Or, le propre du discours « de bois » est l'absence même de preuves, tout baigne dans le flou**, dans l'abstraction, dans le verbiage, étayés par des éléments auxiliaires à valeur apparemment argumentative. » [14]

Outil de manipulation et de contrôle puissant dans nos sociétés « démocratiques », la LDB est un **outil efficace de propagande**. C'est ce que nous explique Guy Hazan dans *LQR, la propagande au quotidien*[10]. La LTI est la langue du IIIe Reich décrite par Klemperer, la LQR, c'est la langue médiatique de la 5e République :

« La LTI visait à galvaniser, à fanatiser ; la LQR s'emploie à assurer l'apathie, à prêcher le multi-tout)ce-qu'on-voudra du moment que l'ordre libéral n'est pas menacé. **C'est une arme post-moderne, bien adaptée aux conditions « démocratiques » où il ne s'agit plus de l'emporter dans la guerre civile mais d'escamoter le conflit, de le rendre invisible et inaudible**. Et comme un prestidigitateur qui conclurait ce numéro en disparaissant dans son propre chapeau, la LQR réussit à se répandre sans que personne ou presque ne semble en remarquer les progrès - sans même parler de les dénoncer. » [10]

Enfin, soulignons de nouveau qu'un autre aspect de la LDB est son aspect **politiquement correct**. Une autre définition possible de la LDB : un syntagme dont l'exact opposé n'est pas acceptable ni toléré socialement parlant. L'exact opposé apparaît alors comme insensé, dissonant et moralement choquant. La LDB martèle ce qui est acceptable. Imaginez trente secondes un responsable politique affirmer haut et fort qu'il est contre la justice sociale, malhonnête ou pour la guerre entre les nations...

Chapitre 2

Aller plus loin : proposition d'une nouvelle typologie

2.1 Postulats

Afin de décrypter la LDB, nous avons posé trois postulats.

1. Nous affirmons que **l'inconscient a toujours une irrépressible envie de s'exprimer. Il le fait à travers la langue**. De ce fait, en étudiant le langage verbal d'une personne, on peut déterminer son positionnement. En analysant les mots qu'elle emploie, à travers leur construction syntaxique, sémantique et stylistique, on est capable de décrypter ses craintes, ses motivations et ses univers de croyances, notamment.
2. Nous affirmons que **la façon la plus simple de s'exprimer est toujours la plus sincère**. Le français est une langue S.V.O soit Sujet + Verbe + Objet. Dès que je m'éloigne de ce type de construction en utilisant des tournures alambiquées, des subordonnées ou des adverbes, c'est qu'il y a gêne, c'est que l'on veut cacher quelque chose qui nous embête. Ou bien que l'on veut atténuer une réalité qui serait trop brutale. Par exemple, dire à quelqu'un « *je ne t'aime pas* », c'est un peu violent pour la personne en face¹. On va donc *noyer le poisson* en camouflant la réalité à l'aide de mots supplémentaires et de tournures syntaxiques plus complexes : « *Malgré tout ce qui nous sépare, je reste très attaché à toi, tu es quelqu'un de vraiment bien. Simple-ment, je suis un peu perdue en ce moment, j'ai besoin de prendre du temps pour moi. J'espère que tu comprends que cela ne change rien à la nature de mes sentiments pour toi. Sincèrement, j'ai juste besoin de vivre ma vie seule en ce moment, etc* ». La LDB n'est pas seulement réservée à l'élite. Elle sert tout à chacun dans notre quotidien. C'est elle qui nous permet de vivre en société et de tisser un maillage social solide.
3. C'est ce que j'appelle « **la conjuration des signes** ». La réalité est souvent trop désagréable pour être nommée. Et pour se dédouaner, on va souvent construire, par le discours, une réalité à l'exacte opposée. Souvent observable d'un point de vue sémiologique dans le discours publicitaire et politique. La LDB n'est donc pas l'apanage du discours politique. Telle marque est soupçonnée de faire travailler des enfants ? Elle va mettre en place une campagne autour de valeurs telles le « respect » et l' « empathie ». Telle autre marque est soupçonnée d'utiliser des produits mauvais pour la santé ? Son prochain packaging sera construit autour du paradigme du « bien-être », de la « bonne santé », et du corps « jeune et sain ». Nous prenons trois autres exemples un peu plus loin. Pour ce qui est de la politique, quand un politicien est suspecté de mensonge, que fait-il ? Il apparaît dans les médias pour parler « en toute franchise » car c'est un homme « intègre », etc. A ce titre, Dorna nous rappelle [9] :

1. Nous renvoyons à la théorie de Goffman sur le *face working* ou *ménagement des faces*

« Quand Napoléon s'autoproclame le seul héritier de la Révolution française et rend hommage à la République c'est pour mieux l'enterrer et devenir Napoléon Ier. Plus tard, Napoléon III *le petit* en fera autant pour fonder le Second Empire. Puis, ce sera le tour de Thiers et, au moment de la défaite de 1940, Pétain ne célébrera-t-il pas la nation en laissant occuper la France par le régime nazi au nom de la France. »

A la fois nécessaire pour bien vivre avec les autres et destructrice quand elle manipule, la LDB est un phénomène polymorphe auquel on ne peut échapper.

2.2 Typologie de la LDB

Afin de comprendre comment la LDB fonctionne, nous faisons référence au travail de Ned Herrmann sur les préférences cérébrales[11]. En effet, au début des années 80, celui-ci propose un modèle théorique de fonctionnement du cerveau menant à quatre types de personnalités. Il décide de coupler la théorie du cerveau triunique de MacLean et celle de Sperry, qui a reçu le prix Nobel pour avoir montré que partie droite et partie gauche du cerveau ne géraient pas les mêmes centres de contrôle.

On aboutit donc à la typologie suivante : une personne montre un certain type de préférences envers des tâches selon qu'elle est limbique droit, limbique gauche, cortex droit ou cortex gauche.

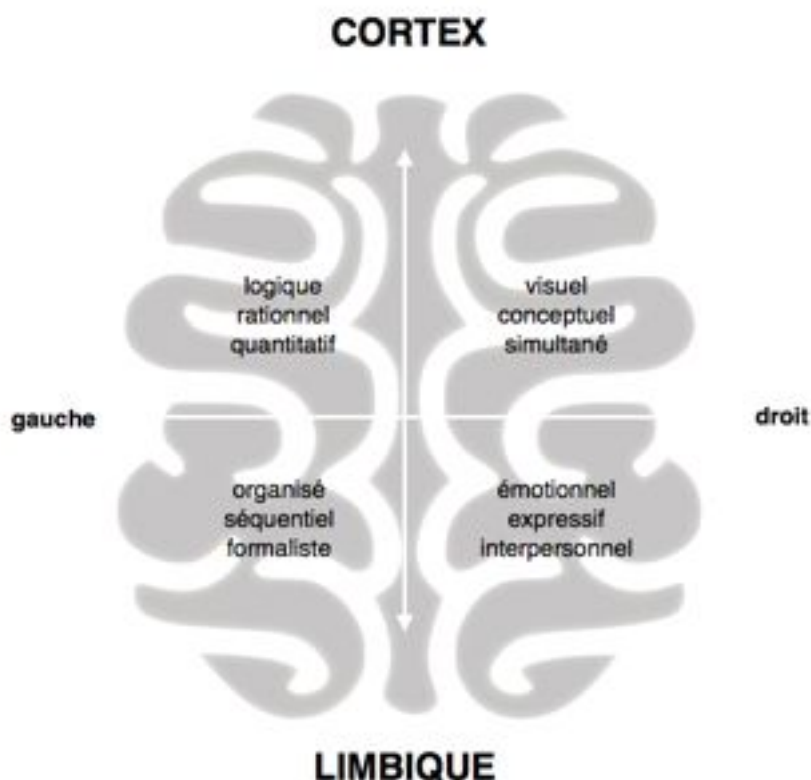


FIGURE 2.1 – la théorie des préférences cérébrales selon Ned Hermann

En analyse de discours, chaque quadrant correspond à certains types de constructions verbales. Souvent, on a tendance à considérer que la LDB est une construction de type corticale. Nous faisons référence à Alain et Eric Faure² qui ont démontré que la LDB correspond à l'équation suivante :

$$\text{LDB} = (\text{mots outils}) + (\text{concepts})$$

sachant que

mots outils = déterminants ou pronoms ou prépositions ou conjonctions ou interjections

et

concepts = article défini ou indéfini + nom commun

Nous aimerions compléter cette proposition. Tout à l'heure nous parlions du « parler vrai ». Nous avons vu que le « parler vrai » se différencie de la « langue de bois » en cela que le discours est davantage sloganisé, utilisant un registre plus familier et avec des ancrages énonciatifs liés à l'expérience personnelle. Et nous avons ajouté que, pour autant, LDB et « parler vrai » se rejoignent dans les intentions : le décrochage de la réalité tout en voulant paraître vrai. **Nous proposons donc un modèle qui comprend ces deux aspects de la LDB.** Car il y a bien une LDB corticale et une LDB limbique.

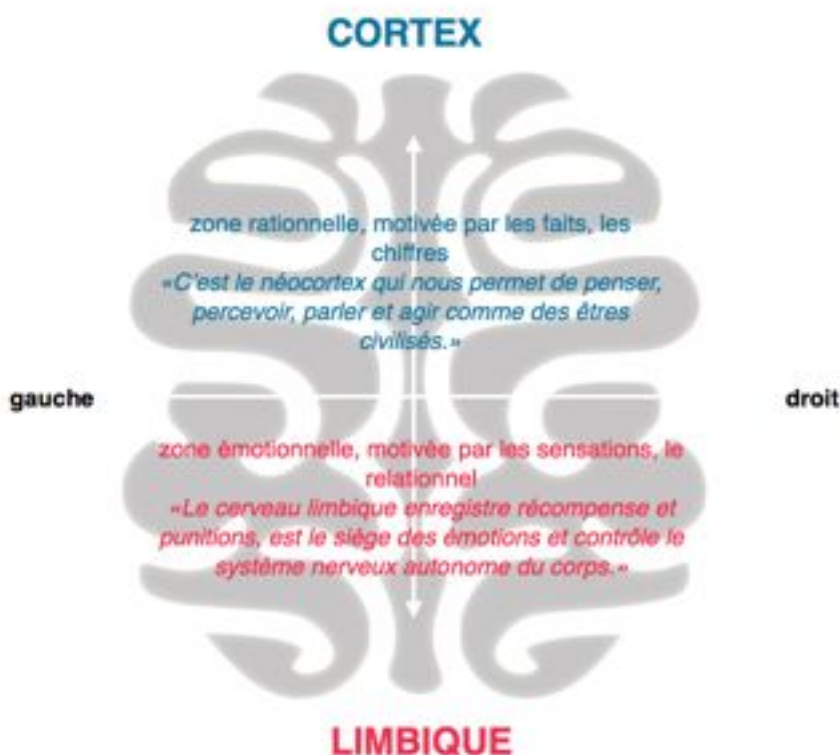


FIGURE 2.2 – mode de pensée cortical versus mode de pensée limbique

De même que Philippe Turchet[18] a montré qu'il existait « deux corps menteurs », et non pas un seul, comme on l'a très souvent cru, il existe deux LDB !

2. Société Corelations.

En effet, celui qui ne dit rien, ne bouge pas est souvent considéré comme suspect. C'est là où la synergologie se distingue des autres courants qui prétendent détecter le mensonge. Le synergologue sait faire la différence entre le corps crispé de la personne stressée ou de la personne bien élevée et le syndrome du corps parfait du menteur. Mais il existe aussi un autre corps du menteur : c'est le corps théâtral qui veut vous faire gober n'importe quoi. Celui qui va exagérer, théâtraliser son information pour être sûr qu'on y croit !

Et bien, voilà notre propos : il n'existe pas qu'une seule LDB. Tout comme il existe deux corps du mensonge, il existe 2 LDB : celle qui est depersonnalisée, détachée de toute implication personnelle et jargonneuse. Mais aussi celle, beaucoup plus chaleureuse cette fois, qui veut vous convaincre d'une authenticité certaine et amicale.

ex1. Il est important de prendre cette décision vitale.

LDB corticale parce que :

1ère couche :

- absence de pronom personnel
(= tournure impersonnel *il est important de*)
- présence d'un infinitif (*prendre*)

2ème couche :

- couple nom + adjectif (*décision vitale*)
- tournure hyperbolique (*décision vitale*)
- tournure abstraite dénuée d'horizon de sens (*décision vitale*)

ex2. moi, je vais vous dire, je suis pour la justice sociale de mon pays

LDB limbique parce que :

1ère couche :

- présence du pronom personnel «je» (celui de l'autorité le plus souvent)
- tournure emphatique (*moi,*)
- politiquement correct (la phrase *je suis contre la justice sociale de mon pays* n'est pas acceptable)
- valeur abstraite (*justice sociale*)
- caractère interpellatif de la phrase

2ème couche :

- couple nom + adjectif + prep.de + nom (*justice sociale de mon pays*)
- pléonasme (qu'est-ce qu'une justice non sociale ?)
- ilot autonymique (*je vais vous dire*)

FIGURE 2.3 – exemples de LDB corticale et LDB limbique

2.3 Hypothèse sur les critères linguistiques de la LDB

2.3.1 La première couche de la LDB

Pour reprendre notre théorie selon laquelle il existe deux types de LDB, nous pensons que le repérage linguistique s'effectue en deux temps.

Dans un premier temps, on repère si la LDB est soit corticale ou soit limbique.

Elle est **corticale** si :

- LDB = mots outils + concept
- absence de déictique
- absence de pronoms personnels.

Cette première LDB use des ressorts scientifiques pour se poser comme pseudo objective :

« La langue de bois se fait également remarquer par les traits puisés dans la langue des sciences : on observe aisément la prépondérance des constructions nominales, l'impersonnalité du style, la temporalité imprécise (cf. Thom, 1987 : 53). Ce qui manque pourtant complètement, selon nous, à la langue de bois, c'est le caractère objectif de la langue scientifique ! Comme le remarque Thom à juste titre, la langue de bois se caractérise par l'impersonnalité, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de jugements de valeur (1987 :53) : les phrases blâment (l'ennemi) ou vantent (le dirigeant). Les marques de l'implication de l'énonciateur dans son discours peuvent même atteindre des degrés extrêmes, certains textes regorgeant de dithyrambes. » [14]

Elle est **limbique** s'il y a :

- la présence du pronom personnel « je » : permet souvent l'appel à l'autorité et donc de poser la véracité du discours.

« Une des formes de la manipulation politique est celle de l'information émanant d'une autorité. Certes, la croyance qu'elle serait ipso facto tenue pour vraie et surtout crue est corroborée par certaines études de psychologie expérimentale. C'est le principe de la crédibilité de la source qui inspira la célèbre expérience de S. Milgram (1969) sur la soumission à l'autorité, au point que la compétence d'une autorité dans un domaine spécifique et dans une situation donnée provoque non seulement l'obéissance, mais l'affaiblissement de l'esprit critique. C'est probablement là que se situent les autres techniques sous-jacentes de manipulation qui rendent les cibles passives et consentantes devant les arguments fallacieux des vendeurs d'illusions. » [9]

Souvent, la construction d'un « je » va de paire avec la construction d'un « eux » ou « ils » exclus du cercle référentiel construit par le « je » décideur, détenteur de la vérité.

- du pathos :

« L'appel aux émotions (peur, colère, joie, etc.), et l'actualisation des sentiments, dans le cadre de la politique, représente toujours un moyen considérable, lorsqu'on vise une emprise totale. Un tel recours consiste à faire oublier les contenus logiques, pour mettre en avant un ensemble de figures émotionnelles pour masquer l'absence d'arguments raisonnables. L'émotion dégage suffisamment d'empathie pour que l'auditoire reçoive et accepte le message sans trop discuter, car, là, la forme l'emporte sur le fond. » [9]

- une tournure emphatique du type *moi, je vais vous dire...* qu'on l'intègre dans la logique de son discours, du type *franchement, vous pensez vraiment que ?*. La question rhétorique est donc un procédé argumentatif lié à cet aspect.
- un caractère interpellatif du discours pour le rendre plus « vrai », plus « sincère » et pour montrer que l'on s'intéresse à l'interlocuteur. Bravo[5], en décryptant les techniques utilisées dans la LTI, nous montre comment ce caractère interpellatif est présent :

« Dans le discours politique transmis dans les journaux et à la radio, Klemperer note le lien direct instauré entre le Führer (der Volkskanzler) et la Volksgemeinschaft par l'adresse et l'emploi d'indices d'allocution tels les vocatifs, les appellatifs, les pronoms personnels de première et deuxième personnes : ce tu offert aux Volksgenossen : (...) L'allocution mime le lien inter-personnel, qui

apparaît inversé dans l'emploi obligatoire de l'adresse au chef : "Befehl, Hitler anzureden : Mein Führer! " »

Pour résumé, nous pouvons établir le schéma suivant qui correspond à la 1ère couche de la LDB :

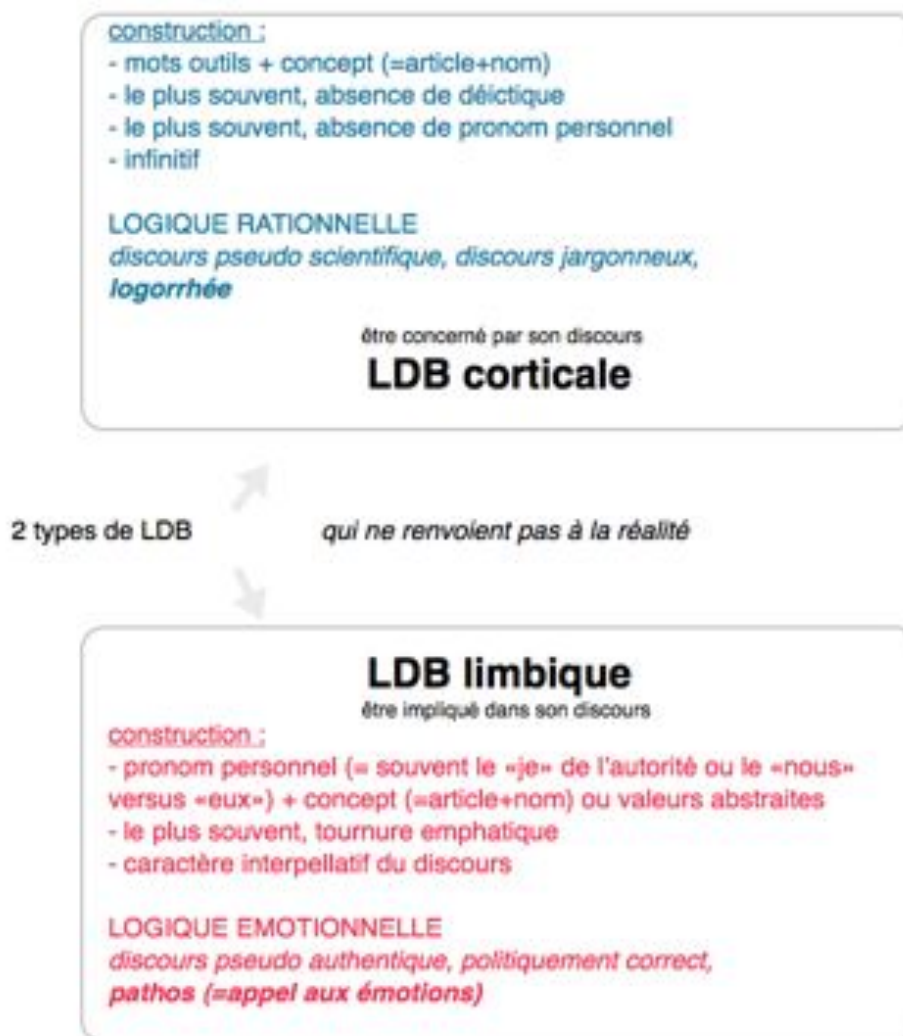


FIGURE 2.4 – 1ère couche de la LDB

2.3.2 La deuxième couche de la LDB

Dans un second temps, on repère la présence d'**autres marqueurs caractéristiques** de la LDB. C'est la présence d'au moins un marqueur dans la 1ère couche et d'au moins deux marqueurs dans la 2ème couche qui permet de nous assurer qu'il y a bien LDB. Un marqueur seul n'est pas significatif.

Les techniques sont nombreuses. Nous pouvons les séparer en plusieurs aspects.

L'aspect syntaxiques et morphosyntaxiques

- la **désagentivité** : effacement de l'agent dans les expressions verbales passives,
- la **dépersonnalisation** : substitutions des tournures avec des pronoms personnels par des constructions du type *il faut, on doit*, etc. qui permettent d'entretenir le flou sur le sujet qui entreprend l'action,

- la **substantivité** : remplacement des syntagmes verbaux par des syntagmes nominaux. Cela permet de valoriser les termes plus abstraits et plus complexes. L'adjectif « beau » devient « le beau » et la perte du verbe permet d'abandonner toute précision de temps et d'action :

« L'hypertrophie de la substantivation ayant pour but de remplacer les verbes qui pourraient situer dans le temps et apporter de la précision au discours (cf. Thom, 1987 : 17-18). L'ancrage temporel n'est pas souhaitable – il serait même incongru – dans un discours sans rapport à la réalité. » [14]

- l'**épithétisme** : la multiplication des compléments du nom et des adjectifs épithètes qui permettent d'user et d'abuser des figures de style ci-dessous,
- les **îlots autonomiques** : présence d'un métadiscours qui permet au locuteur de se faire passer pour sincère, du type *franchement, je vais vous dire, enfin si je peux m'exprimer ainsi, vous avez vu j'aurais du mal à paraître plus sincère, etc.*

L'aspect lexical

- présence de nombreux **adverbes** : nous l'avons vu, pourquoi insister sur l'aspect sincère ou franc d'un discours si ce n'est parce qu'il ne l'est pas vraiment ?
- référence à des **tournures proverbiales** qui permet de faire appel à ce que Bakhtine appelait « la sagesse des nations ». C'est la sagesse populaire, forgée par l'expérience, que l'on ne peut remettre en cause,
- souvent, c'est la **modalité déontique** qui est valorisée : on retrouve donc beaucoup le champ lexical du devoir, *il faut, on doit, nous devons, c'est mon devoir que...* etc. Parfois accompagnée de structures injonctives qui l'appuie pour « imprimer un caractère impératif au discours qui incite à l'action. » [14]
- les **mots-masques**. Par exemple, Hazan nous parle du préfixe *-post* qui donne à peu de frais « l'illusion du mouvement là où il n'y'en a pas ». Ou encore, le mot *multiculturalisme* qui « lutte contre toutes les formes de discriminations », paravent habituel alors que « prôner le multiculturalisme dans une société rongée par l'apartheid rampant, se féliciter de la diversité alors que l'uniformisation et l'inégalité progressent partout, telle est la ruse de la LQR ».
- une **axiologie** marquée, c'est-à-dire que (a) les mots sont choisis pour leur connotation positive :

« Par exemple, un terme comme «assimilation» sera ressenti comme condamnable, car il trahit la vision hégémonique de celui qui s'en sert. Par conséquent, un locuteur qui veut éviter les accusations d'intolérance choisira plutôt à sa place le terme «intégration» qui, lui, a une allure «libérale» (cf. Blackledge, 2005 :194). » [14]

- (b) les mots sont également choisis pour leur aspect manichéen :

« Ajoutons encore que la propagande véhicule des attitudes binaires, c'est-à-dire celles qui opposent le bien (censé être représenté par le camp des propagandistes) et le mal (supposé être le camp adversaire) dans une lutte totale et sans recours à un tiers exclu. Les lignes de démarcation sont fixes : « le moi et l'autre » et « le nous et eux » sont radicales. L'opération mentale est simple. Il y a les amis et les ennemis. Le principe de comparaison logique est classique : A ne peut pas être B. C'est une vision manichéenne qui se borne à établir des relations de ressemblance et des différences. Le but est d'opérer des classements hiérarchiques, et d'établir une seule vérité possible. Cette opposition conceptuelle mécanique entre l'identique et le différent renvoie à toute pensée dogmatique, dont la religion et le scientisme sont des extrêmes d'un même continu. » [9]

L'aspect argumentatif

- la **périphrase** qui permet d'alourdir la phrase pour perdre le locuteur,
- la **métaphore** : elle est le plus souvent guerrière, sportive ou animale[14],
- l'**énumération** : la quantité permet de perdre de vue ce qui était vraiment important,
- l'**hyperbole**, soit un usage volontairement exagéré. Hazan nous parlant de la LQR[10]

« La relation incestueuse avec la publicité contribue à faire de la LQR un instrument d'émotion programmée, une langue d'impulsion (...) »

- son inverse, l'**euphémisme** qui a une double fonction. Premièrement, ce qu'Hazan appelle le contournement-évitement :

« Dire qu'une entreprise à été privatisée c'est exploiter la connotation positive de ce qui vous appartient en propre, c'est faire oublier, au contraire, qu'on a pris ce bien appartenant en propre à la collectivité et qu'on l'a donné- ou vendu à vil prix - à des actionnaires qui vont le *rationnaliser* pour en *optimiser* les résultats. »

Deuxièmement, l'euphémisme évacue progressivement le sens de l'énoncé est dissimulé un vide qui pourrait-être inquiétant :

« La croissance tient une grande place dans la LQR pour deux raisons. La première est le caractère magique des données chiffrées, qui confère aux énoncés les plus invraisemblables ou les plus odieux une respectabilité quasi scientifique. (...) la seconde raison qui fait l'intérêt politique *de la croissance est son caractère mystérieusement incontrôlable.* »

Les ressorts de l'euphémismes sont légions ! Fortement utilisé dans la LTI, l'euphémisme permet de cacher une réalité trop désagréable et transfigure un aspect négatif en une opportunité à saisir !

« Il s'agit, parmi les termes relevés dans le journal, essentiellement de désignations destinées à cacher aux Allemands le sort réservé aux juifs. Elles sont utilisées en les débarrassant de toute charge émotionnelle désagréable pour tenter, par l'intermédiaire des images associées, d'influer sur le dénoté. » [5]

L'euphémisme place définitivement la LDB du côté de la *positive attitude*. Comme nous le rappelle Chosson[8], la LDB préfère voir le verre à moitié plein et la nuit entourée de deux jours.

« Les soldats de la paix pacifient des zones en conflit. Plus de faim, de disette, de famine, on souffre de malnutrition. Mais dans malnutrition, n'entendons-nous pas un peu nutrition ? (... les SDF, ne signifient pas tout à fait sans domicile(...) »

En effet, grâce à l'euphémisme on intellectualise certaines tâches, on les rend plus abstraites pour oublier qu'elles sont peu ragoûtantes... *technicien de surface, agent de caisse, etc.* valorise une activité dont le quotidien est souvent pénible.

- les **figures de concession**, comme nous le dit Chosson, ce sont toutes ces phrases qui « abandonnent à l'interlocuteur la première partie de la phrase pour mieux lui refuser la seconde ». On trouve donc dans cette catégorie toutes les constructions du type *P1 mais P2*, du type métadiscursif du type *P1, je reconnais bien volontiers que ou alors on ne peut nier que P2*.
- les **sigles** qui détachent de la réalité. Klemperer note, à propos des sigles SA et SS :
« Ce sont des abréviations ayant acquis tellement d'autonomie qu'elles ne sont plus seulement des sigles mais sont devenues des mots possédants leur propre signification et ayant complètement supplanté ce qu'ils étaient censés représenter » [12]

- les **oxymores** qui permettent à l'un des deux termes de *contaminer* l'autre grâce à la puissance de sa connotation et de faire oublier la réalité : *capitalisme moral, discrimination positive, etc.*
- les **pléonasmes** qui voudraient faire oublier la triste réalité en insistant lourdement sur le sens du mot : parler de *démocratie participative* c'est insister sur la dimension humaine de la démocratie... parler de *citoyenneté active*, c'est insister sur l'aspect utile et vraiment présent du quidam moyen dans les décisions prises par les politiques...
- la **tautologie**, exemple « 100% des gagnants on tenté leur chance » dans la pub pour le Loto,
- les **anglicismes** : les emprunts à la langue anglaise permettent de dynamiser le discours, de le rendre actuel et moderne,
- les **néologismes** ou **barbarismes** qui permettent de faire parler de soi tout en ne voulant rien dire, on se souvient de la *bravitude* de Ségolène Royale,
- la **répétition** qui se rapproche souvent du martèlement. Héritée des théories pavloviennes, la croyance selon laquelle un message martelé est un message mémorisé est une technique encore tenace et couramment aujourd'hui.

L'aspect stylistique

- la **pauvreté** du vocabulaire : la LDB est mécanique, ce sont toujours les mêmes mots et les mêmes constructions qui reviennent, la terminologie est restreinte, souvent synthétique et autoréférentielle. Klemperer, parlant de la LTI[12] :

« la raison de cette pauvreté paraît évidente. ON veille, avec une tyrannie organisée dans ses moindres détails, à ce que la doctrine du national-socialisme demeure en tout point, et donc aussi dans sa langue, non falsifiée. »
- la préférence pour les **tournures alambiquées** : présence de subordonnées et de phrases longues qui permettent de *noyer le poisson*. C'est une construction à l'inverse de la construction S.V.O. La LDB c'est « la reine de l'expansion » comme nous le rappelle Chosson, « elle gagne en volume, ce qu'elle perd en nutritionnel ».
- une **phraséologie** répétée et **combinatoire figée** : figements syntaxiques et sloganisation (phrase choc sans verbe) qui permettent une meilleure mémorisation et la colonisation efficace dans les médias. Elle permet également au locuteur de s'intégrer au groupe et de se faire reconnaître de lui, puisqu'il utilise les mêmes codes langagiers. En effet, la LDB est prévisible :

« La langue de bois ne peut étonner que par sa capacité incroyable à produire des quantités énormes de phrases vides et par la désémantisation des termes. Artificielle, répugnant à la créativité, elle semble faite de séquences presque figées : les combinaisons syntagmatiques ne surprennent pas le lecteur tant soit peu habitué à ce genre de discours. » [14]
- un fort **éloignement entre le sujet et l'objet** : permet de repérer les tournures alambiquées qui *noient le poisson*.

L'aspect pragmatique

Principalement repérable par la présence de **valeurs abstraites** martelées : c'est cela qui permet un décrochage de la réalité, ce sont des mots vidés de substance, des mots fourre-tout qui permettent de dire tout et son contraire, de vider le mot de sa substance sémantique. Comme on ne sait pas de quoi on parle exactement, il y a plus de chance de mettre d'accord tout le monde. Grande arme du politiquement correct, les idéaux permettent de valoriser le locuteur à moindre frais. Cela n'apporte aucun détail ni aucune information solide à l'interlocuteur, pour autant, l'espace sonore ou visuel est rempli.

Le schéma suivant résume ce qui vient d'être énoncé :

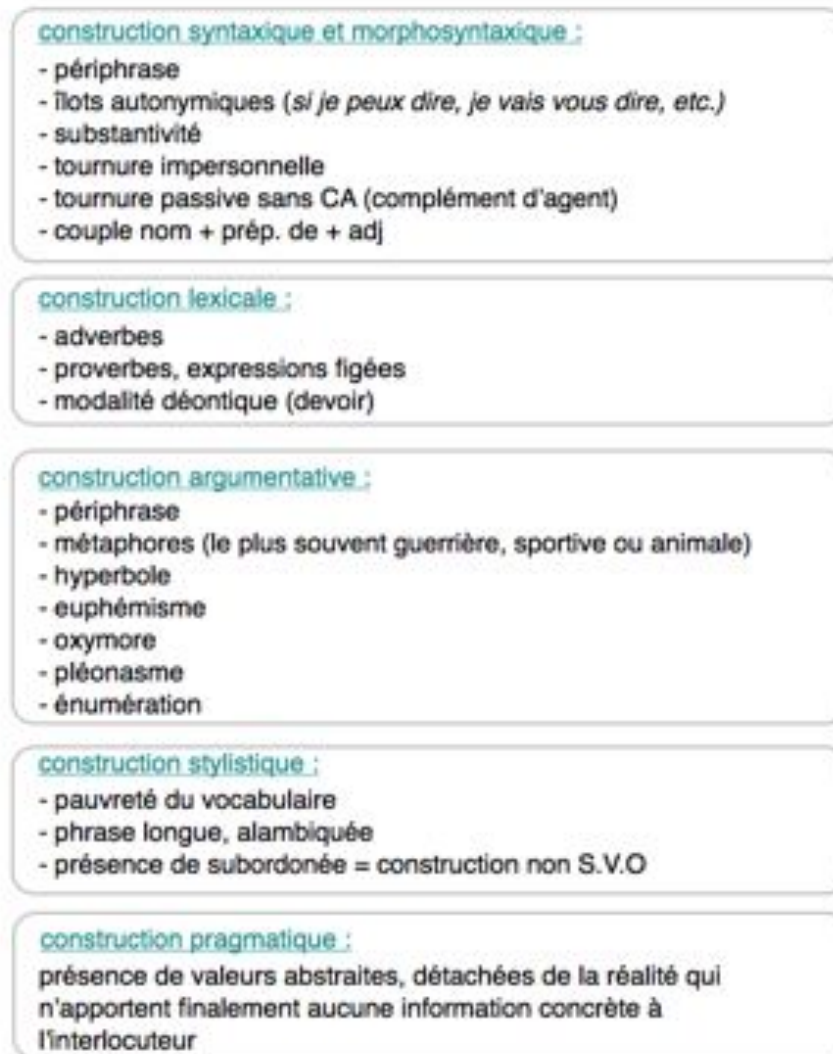


FIGURE 2.5 – 2ème couche de la LDB

Dans les deux cas, qu'il s'agisse d'une LDB limbique ou corticale, il y a nécessairement la présence de valeurs abstraites, inexistantes. Dorna citant J.Ellul (1950) :

« L'intuition de J. Ellul (1950) reste heuristique et pertinente : plus on parle d'une valeur sociétale, moins elle existe concrètement. Il suffit de rappeler l'utilisation des mots comme liberté ou démocratie par les régimes modernes pour comprendre : la relation entre une valeur abandonnement évoquée et sa présence réelle est inversement proportionnelle. C'est là que la fonction idéologique de la propagande se manifeste de manière crue et cynique. » [9]

Cette intuition se rapproche de ce que nous avons appelé « la conjuration des signes » (voir section « De la conjuration des signes »).

Chapitre 3

De la LDB au « parler vrai » : ces discours qui manipulent

3.1 Notre langue est l'expression de notre vision du monde

La langue est le témoin des visions d'une époque. Elle est le réceptacle de notre vision du monde. Mieux, c'est **la langue qui modèle selon ses catégories notre façon de percevoir le monde**. C'est notamment ce qu'a démontré le linguiste Hjelmslev lorsqu'il s'intéressa au continuum des différentes langues. Chacune d'entre elles utilisent des mots spécifiques pour illustrer la réalité. Ainsi, il n'y existe pas d'équivalent exact entre les langues, la réalité illustrée par le mot danois *skov* ne recouvre pas la réalité illustrée par le mot français *forêt*.

	tree	wood (staff)	firwood	small forest	large forest
German	baum	holz		wald	
Danish		træ		skov	
French	arbre	bois		forêt	
Spanish	árbol	madera	leña	bosque	selva

FIGURE 3.1 – le continuum en langue

C'est parce que la langue est le témoin visible d'une vision du monde à un moment T0 que Victor Klemperer peut se livrer à une étude approfondie des structures langagières dont il est témoin pendant la Seconde Guerre Mondiale. Dans *LTI, la langue du IIIe Reich* [12], il démontre comment la langue allemande se fait contaminer par l'idéologie politique du nazisme :

« Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptés de façon mécanique et inconsciente. »

La langue devient ainsi le premier **outil de propagande**, le premier **outil de manipulation** et le premier outil de façonnage des esprits.

« Le 3e reich n'a forgé que très peu de mots mais il a changé la valeur des mots, et leur fréquence (...) assujetti la langue à son terrible système, gagné avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret. »

Aujourd'hui, nous avons la chance de ne pas connaître de régime totalitaire. Pouvons-nous pour autant être sûr qu'un régime dit *démocratique* n'utilise pas des mêmes procédés de manipulation ? Nous pouvons en douter. Et **la LDB est un des outils de nos sociétés démocratiques** dont usent les dirigeants pour ne pas avoir à prendre leurs responsabilités, répondre aux questions embarrassantes, justifier de façon confuse leur raison d'être, et surtout, réussir à imposer leurs décisions. Dorna confirme [9] :

« Le caractère glauque de la propagande *people*, une simple variante des formes non conscientes, se révèle ainsi au sein de la démocratie libérale. Car, contrairement à la persuasion classique, au temps de la démocratie républicaine ancienne, où celui qui tente de convaincre reste visible aux yeux de tout le monde, la propagande actuelle utilise les leviers de la désinformation, de l'intoxication, de l'omission et du mensonge(...) la propagande implicite, dite glauque (Beauvois, 2005), se caractérise par l'utilisation de moyens de persuasion qui visent l'inconscient à travers des supports indirects et détournés. »

Orwell s'est attardé à décrire un système sémantique concordant avec l'idéologie du moment. Chaque mot qui correspond à une réalité non voulue est tout simplement supprimé : tel est le fondement de **la Novlangue** [15]. La LDB décide de ce qu'il est convenable de penser, de vivre et de sentir. Elle décide des principes et des idées. Elle décide de la réalité de chacun :

« Son mince visage brun s'était animé, ses yeux avaient perdu leur expression moqueuse et étaient devenus rêveurs.

- C'est une belle chose, la destruction des mots. Naturellement, c'est dans les verbes et les adjectifs qu'il y a le plus de déchets, mais il y a des centaines de noms dont on peut aussi se débarrasser. Pas seulement les synonymes, il y a aussi les antonymes. Après tout, quelle raison d'exister y a-t-il pour un mot qui n'est que le contraire d'un autre ? Les mots portent en eux-mêmes leur contraire. Prenez « bon », par exemple. Si vous avez un mot comme « bon » quelle nécessité y a-t-il à avoir un mot comme « mauvais » ? « Inbon » fera tout aussi bien, mieux même, parce qu'il est l'opposé exact de bon, ce que n'est pas l'autre si l'on désire un mot plus fort que « bon », quel sens y a-t-il à avoir toute une chaîne de mots vagues et inutiles comme « excellent », « splendide » et tout le reste ? « Plusbon » englobe le sens de tous ces mots, et, si l'on veut un mot encore plus fort, il y a « doubleplusbon ». Naturellement, nous employons déjà ces formes, mais dans la version définitive du novlangue, il n'y aura plus rien d'autre. En résumé, la notion complète du bon et du mauvais sera couverte par six mots seulement, en réalité un seul mot. Voyez-vous, Winston, l'originalité de cela ? Naturellement, ajouta-t-il après coup, l'idée vient de Big Brother. (...) - Vous n'appréciez pas réellement le novlangue, Winston, dit-il presque tristement. Même quand vous écrivez, vous pensez en ancilangue. J'ai lu quelques-uns des articles que vous écrivez parfois dans le *Times*. Ils sont assez bons, mais ce sont des traductions. Au fond, vous auriez préféré rester fidèle à l'ancien langage, à son imprécision et ses nuances inutiles. Vous ne saisissez pas la beauté qu'il y a dans la destruction des mots. Savez-vous que le novlangue est la seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année ?

Winston l'ignorait, naturellement. (...)

- **Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? À la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer.**

Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. Déjà, dans la onzième édition, nous ne sommes pas loin de ce résultat. Mais le processus continuera encore longtemps après que vous et moi nous serons morts. Chaque année, de moins en moins de mots, et le champ de la conscience de plus en plus restreint. »

Orwell nous montre les limites d'un système qui pense qu'en contrôlant la langue, on contrôle les esprits et surtout, on modifie ou supprime une réalité trop misérable.

3.2 Le mouvement paradoxal de la LDB

3.2.1 L'abstraction totale du discours : 1er mouvement

Martine Chosson raconte cette anecdote qui s'est déroulée entre Robert Doisneau et Henri Cartier-Bresson. Celui-ci, après avoir vu les clichés de l'artiste, a explosé [8] :

« - Ce que tu viens de me montrer, c'est de la merde ! Entends-tu, de la merde ! Rien d'autres ! »

Si Cartier-Bresson usait de la langue de bois, il aurait dit quelque chose du genre : « *Tu es sur la bonne voie, tu dois continuer ainsi, cependant, tu dois faire attention de ne pas tomber dans le convenu, tu dois encore trouver ta propre expression stylistique.* » Voilà comment le politiquement correct apaise, détourne, rend acceptable.

Nous l'avons vu, une des principales techniques très utilisée dans la LDB est l'usage de valeurs abstraites, ces « mots-vides » comme les appelle Hazan [10] qui **habillent le vide pour mieux cacher sa présence**.

Pierre Raynaud[19] propose une approche très intéressante des rapports humains. Il part du postulat selon lequel *tout ce qui ne peut pas se décrire en termes concrets de processus n'existe pas*, détaillant ainsi l'hypothèse linguistique selon laquelle *tout ce qui ne se nomme pas n'existe pas*. Dans *L'art de manipuler*, il reprend la métaphore bien connue de la carte et du territoire. Les notions abstraites appartiennent à la Carte alors que les informations concrètes à l'échelle de l'individu appartiennent au Territoire.

« Au niveau du territoire, nous regardons notre vélo dans le garage, alors qu'au niveau des différentes cartes, nous pensons à notre vélo, nous parlons de notre vélo, nous classons notre vélo comme un véhicule à deux roues, nous pensons aux vélos en général, à ceux du tour de France... nous nous disons que c'est bon pour la santé de faire du vélo, nous assimilons cela à la notion du « Bonheur », du « Bien » ... Nous vivons en permanence à la fois dans le monde de la carte et en même temps dans le monde du territoire. Nous marchons au bord de la mer et en cela nous faisons partie du territoire ; nous nous exclamons « Ah que c'est beau ! » et nous tombons dans la carte. (...) la carte est un ensemble de croyances, souvent des idées reçues, ou des idées stéréotypées, des préjugés qui font plus de bruit dans notre esprit que ce que nous voyons et sentons réellement »

C'est lorsque nous nous exprimons au niveau de la Carte que nous restons abstraits, insaisissables pour l'autre, confus dans notre propos, que nous pouvons mieux le manipuler ! Les politiciens le savent bien :

« La carte est un ensemble de croyances, souvent des idées reçues, ou des idées stéréotypées, des préjugés qui font plus de bruit dans notre esprit que ce que nous voyons et sentons réellement. »

Bien sûr, ce mécanisme d'abstraction est nécessaire, voire vital. Il nous permet d'intégrer plus facilement les informations, de les appréhender dans leur globalité pour mieux les comprendre. Mais **utilisé pour de mauvaises raisons, l'abstraction du discours se fait outil de**

manipulation des foules. La LDB se définit alors comme une manière rigide de s'exprimer sans rapport, aucun ¹, avec la réalité.

3.2.2 La lignification de la langue : 2e mouvement

Nous venons de voir que la LDB est coupée de la réalité. Seulement voilà, la LDB ne se laisse pas facilement voir. Elle est paradoxale : d'un côté, la LDB c'est ne pas coller à la réalité (*parler dans le vent*), d'un autre côté, la LDB c'est faire croire que le mot et la chose sont liés (*parler pour séduire*) :

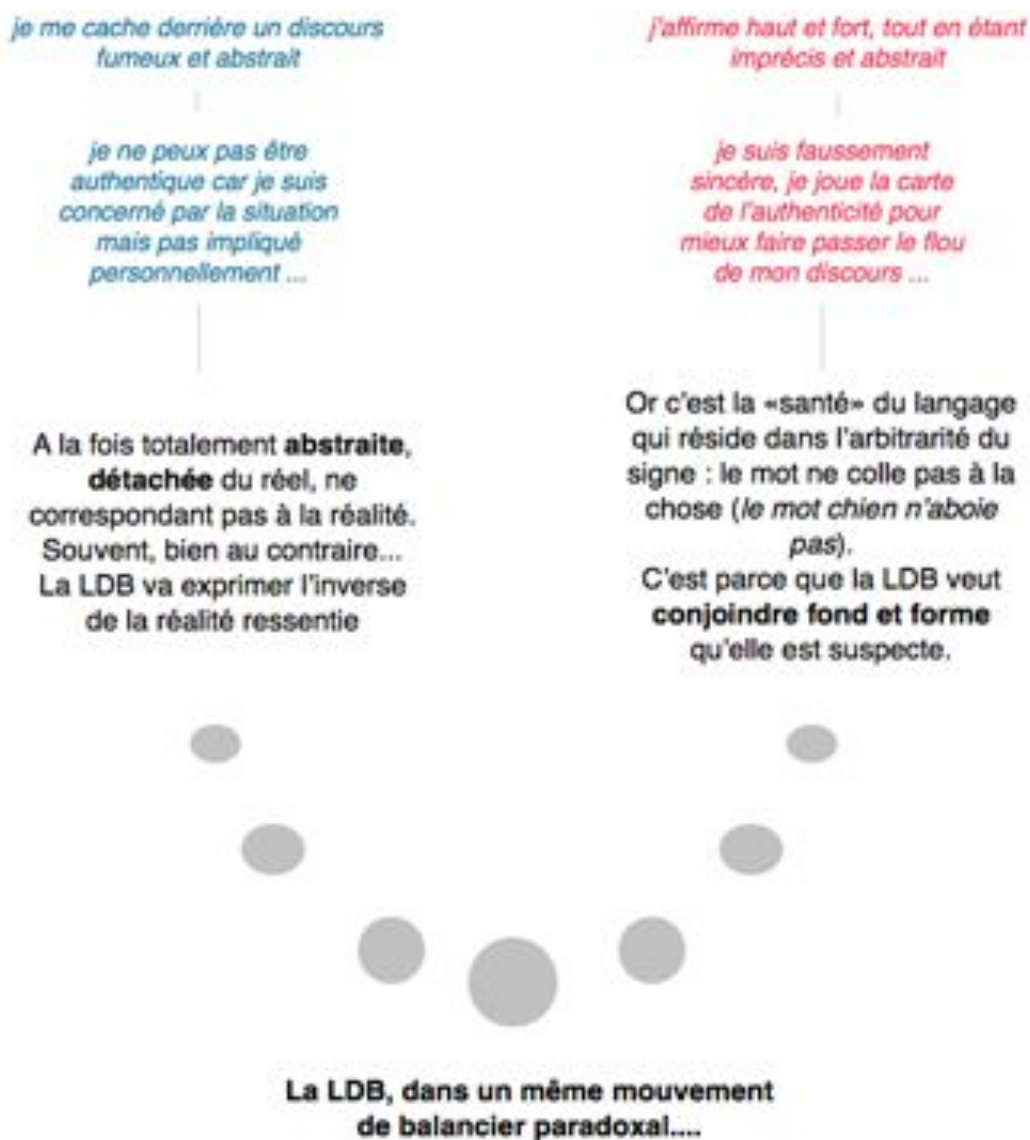


FIGURE 3.2 – le mouvement paradoxal de la LDB

En effet, la santé de la langue réside précisément en son aspect arbitraire. Ferdinand de Saussure [16] est le premier à avoir démontré l'aspect arbitraire de la langue. Au début du XIXe siècle, celui-ci défend l'idée originale et novatrice pour l'époque selon laquelle « la langue

1. En fait, nous verrons que ce rapport est souvent un rapport de totale opposition : il faut conjurer la réalité.

est un système de signes ». Et, chaque signe est une « entité psychique à deux faces (...) il unit non une chose à un nom, mais un concept et une image acoustique ».



FIGURE 3.3 – l’arbitrarité du signe

Finalement, il n’y a aucune raison d’appeler un « chat », un « chat » ! De même que *le mot chien n’aboie pas*, la relation entre le mot et la chose est purement *conventionnelle*. C’est *la communauté des hommes* qui impose le lien entre le mot (ou le son) et la chose : **la nature du signe n’est pas naturelle**. Saussure montre donc que la langue n’est pas régit par le monde, que « la langue n’est pas une nomenclature », une liste de mots (ou de sons) ne correspond pas à autant d’objets du monde.

« Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l’idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant ; nous voulons dire qu’il est immotivé, c’est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il ‘a aucune attache naturelle dans la réalité. » [16]

Cette association entre signifiant (le mot ou le son) et signifié (le concept), sans fondement naturel et purement conventionnelle, peut se comparer au recto-verso d’une feuille de papier :

« (...) la pensée est le recto et le son le verso ; on ne peut découper le recto sans en même temps découper le verso ; de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son (...) » [16]

Autant, nous avons vu dans le premier mouvement paradoxal de la LDB que sa nature intrinsèque était l’usage de mots et valeurs abstraites, n’ayant aucun rapport avec la réalité pour mieux manipuler, autant le second mouvement paradoxal de la LDB consiste à faire croire que les mots collent précisément aux choses, reniant en cela la valeur même de la langue, son arbitrarité.

« Pour caractériser la langue de bois, on avance souvent le trait suivant : elle a lieu lorsque ”les mots ne collent pas aux choses” (Slawomir Mrozek). Cette phrase comporte une part de vérité, mais elle est insuffisante. En effet, le langage humain, dès qu’il existe, a précisément pour particularité de décoller, de décrocher du réel, de se mettre à distance pour le recréer (...) **Il serait donc erroné d’imaginer comme remède une situation où les mots colleraient à nouveau aux choses, ou de supposer un état premier où les mots et les choses seraient proches au point de ne plus faire quasiment qu’un** (...) Du reste, bien loin d’être un simple décollement, **la LDB peut se décrire tout au contraire, pour une part importante de ses manifestations, comme la visée d’une adhésion pleine, où les mots et les choses semblent ne faire plus qu’un, comme un rabattement de la relation entre les mots et les choses (axe référentiel)**. Il s’agit moins d’un décollement que d’un collage quasiment hermétique. Cela peut se produire de deux manières opposées : soit lorsqu’on suppose un réel qui n’aurait plus besoin de mots pour être dit, soit lorsqu’on se met à envisager les mots comme étant de simples choses, à les réifier. » [21]

Cette nouvelle définition de la LDB ne peut que nous rappeler la notion de *mythe* développé par Roland Barthes[4]. Dans les années 50, Roland Barthes s’amuse à décortiquer les phénomènes culturels qui l’entourent, ceux symptomatiques de son époque. Du catch, à la tradition du steak-frites en passant par l’Abbé Pierre, rien n’échappe aux yeux du sémiologue. Dans les

Mythologies, il explique en quoi consiste le mythe, son mécanisme. Contrairement à la langue où le lien entre signifié et signifiant est arbitraire, dans le mythe, la relation est *hypermotivée* :

« (...) **d'un point de vue éthique, ce qu'il y a de gênant dans le mythe, c'est précisément que sa forme est motivée. Car il y a une "santé" du langage, c'est l'arbitraire du signe qui la fonde.** L'écoeuement dans le mythe, c'est le recours à la fausse nature, c'est le "luxe" des formes significatives, comme dans ces objets qui décorent leur utilité d'apparence naturelle. La volonté d'alourdir la signification de toute la caution de la nature, provoque une sorte de nausée : le mythe est trop riche, et ce qu'il a en trop, c'est précisément sa motivation. » [4]

Il devient évident que le discours LDB est une parole *mythologique*, c'est une « parole interpellative », « figée » : « au moment de m'atteindre, elle se suspend, tourne sur elle-même et rattrape une généralité : elle se transit, elle se blanchit, elle s'innocente. L'appropriation du concept se retrouve tout d'un coup éloignée par la littéralité du sens. »

Voilà ce qu'est la LDB, une parole figée qui s'innocente pour mieux m'éloigner de la réalité...

3.3 La LDB ne se limite pas aux mots...

3.3.1 De la conjuration des signes

Martine Chosson prend d'autres exemples amusants, notamment dans les offres d'emploi et offres d'appartement. A force d'être politiquement correct, on déforme en son extrême, on inverse la réalité. Il faut désormais savoir lire entre les lignes.

Un « plus que votre formation, c'est votre personnalité qui nous intéresse », doit se comprendre comme un « moins vous serez diplômé, moins vous serez payé » [8]. Anecdote personnelle cette fois, l'appartement « très agréable, meublé, en rez-de-chaussé, avec vue sur un jardinet », s'est révélé être un abominable studio, poussiéreux, rempli d'un vieux matelas douteux, sans lumière, avec une magnifique vue sur un mur de pierres grises, avec au sol, 80cm² de terres noires...

Notons que cette technique en rappelle une autre, celle du « sandwich à la merde », couramment utilisée dans les entreprises : faire d'abord un compliment (*je te trouve très impliqué dans la vie de l'entreprise, c'est très agréable de travailler avec toi*), puis le reproche ou la critique (*du coup, je ne comprends pas, ce dossier n'est pas du tout à la hauteur de ton travail habituel, il faut que tu me refasses tout pour lundi*), enfin remettre une couche de compliment pour faire digérer la pillule (*tu en as les capacités, j'ai toute confiance en toi!*)

Aujourd'hui, nous nous créons des discours falsifiés, remplis de faux-semblants, censés rendre notre réalité plus agréable. Et même si nous ne sommes pas dupes, nous participons à cet environnement quotidien nauséeux. **C'est ce que j'appelle la *conjuration des signes* ! Plus une réalité est désagréable, plus on va construire un discours strictement opposé.** D'un point de vue sémiologique, il est assez intéressant d'observer la construction des logos, des publicités.

Même les images usent de la la LDB !

Prenez une cannette Coca-Cola.



Que peut-on en dire d'un point de vue sémiologique ? La typographie est fine, de type manuscrite, des entrelacs harmonieux sont présents. La courbe blanche qui vient souligner la marque est elle-même calligraphique. Le tout, en finesse et en verticalité. Ces deux « valeurs » liées à la composition graphique en portent une autre : la légèreté. Symboliquement, cette courbe verticale qui souligne la marque n'est-elle pas la courbure d'un corps élancé ? d'une silhouette « taille de guêpe » ? Etonnant revirement de situation pour un des produits responsables de l'obésité dans le monde. Bien sûr la marque ne communiquera jamais sur ses aspects sanitaires. Intéressant de voir comment elle use des codes graphiques strictement à l'opposé de ses réels effets.

Les discours publicitaires sont une des manifestations flagrantes de cette contamination de la LDB. Prenez cette campagne Leroy Merlin.



D'un point de vue figuratif, on aperçoit un paysage de montagnes : la prairie pleine de fleurs en premier plan, les glaciers en second plan. Au milieu, un enfant debout dans son lit à barreau. Une chaîne d'interprétation entre alors en action : l'enfant est encore petit (puisque son lit a des barreaux), c'est encore un être vulnérable à protéger. Là, tout va bien, il est dans un univers naturel idyllique, aucune trace de danger. D'ailleurs la composition n'est pas logique, un enfant dans un lit se trouve normalement dans une chambre. Et là, l'évidence naît de la cohésion avec la strate linguistique *vous voulez une maison où l'air est plus sain, nous aussi* : l'enfant n'a rien à craindre, même pas la pollution intérieure, puisque l'air de sa chambre est aussi pur que celui de la haute montagne. Grâce à qui ? A Leroy Merlin. Aujourd'hui on sait évaluer la nocivité de l'air intérieur. Selon l'Observatoire de la qualité de l'air intérieur, cette pollution serait 5 à 10 fois supérieure à celle que l'on mesure dans la rue. Une autre étude réalisée dans 48 crèches et écoles maternelles de la région Rhône Alpes affirme :

« La concentration moyenne de formaldéhyde (un composé organique volatile jugé cancérigène par l'OMS) dans l'air intérieur est 8 fois supérieure à sa concentration en air extérieur. »

Tout le courant *greenwashing* participe de cette suspicion que l'on peut avoir envers les marques. Leroy-Merlin ou Total, la technique est la même : les signes visuels et discursifs sont manipulés pour conjurer une réalité trop compromettante pour le locuteur.



Un edito patronal qui vous annonce : « les résultats de 2014, malgré ce qui avait été prévu et même prétendu par certains, paraissent bons » est en train de masquer la faillite financière de l'entreprise. Cet homme politique, parlant des antennes relais dans sa commune vous affirme *l'analyse des données scientifiques n'a pas démontré de nocivité des antennes* ? Il y a de fortes chances pour que les données brutes démontrent le contraire. D'abord l'usage de la tournure négative montre qu'il s'agit d'une crainte (*peut-être un jour les analyses en montreront la nocivité ?*), ensuite, le discours reste complètement cortical, c'est-à-dire désincarné (quid des personnes et des conditions d'expositions ?) pour éviter tout engagement personnel. Enfin, le locuteur aurait pu affirmer *aucune donnée scientifique n'a démontré la nocivité des antenne* pour mettre fin à tout débat - même si le discours restait 100% LDB. De lui-même, le locuteur, par la magie du langage, place *l'analyse des données* comme sujet inopérant pour démontrer la nocivité. C'est donc peut-être le mode opératoire scientifique qui est en cause, et non le fait que la nocivité n'existe pas...

Enfin, prenez la dernière campagne d'Eva Joly, représentante du parti Ecologique :



Voici une affiche LDB ! D'abord la tautologie « le choix de l'écologie », si je vote pour Eva Joly, oui je fais bien *le choix de l'écologie*... Ensuite, le vide de l'image, parler d'écologie

sans marqueur figuratif semble difficile : on parle d'écologie mais on ne la montre pas. Du coup, le terme reste tout à fait abstrait. On peut même se poser la question : le vide figuratif ne renvoi-t-il pas à un vide idéologique ? Enfin, la non-maîtrise de certains signes comme les étoiles au-dessus de la tête de la candidate, qui renvoient à des expressions langagières comme *avoir la tête dans les étoiles*, pas forcément de très bon goût quand on sait qu'un des principaux reproches fait aux Verts est d'être trop utopiques ! En cela, ici les signes ne sont pas conjurés, ils sont forcés ! Les étoiles sont également connotées négativement : dans l'univers de la BD, lorsqu'un personnage a des étoiles au-dessus de la tête, c'est qu'il est sonné...

Il existe même une LDB architecturale. Pour le plaisir, j'aimerais reprendre cet exemple développé dans les *Mythologies*, lorsque Roland Barthes nous parle d'une maison basque :

« Le mythe a un caractère impératif, interpellatoire : parti d'un concept historique (...) c'est moi qu'il cherche, il est tourné vers moi, je subis sa force intentionnelle, il me somme de recevoir son ambiguïté expansive. **Si je me promène par exemple dans le pays basque espagnol, je puis sans doute constater entre les maisons une unité architecturale, un style commun, qui m'engage à reconnaître la maison basque comme un produit ethnique déterminé.** Toutefois je ne me sens pas concerné personnellement ni pour ainsi dire attaqué par ce style unitaire : je ne vois que trop qu'il était là avant moi, sans moi ; c'est un produit complexe qui a ses déterminations au niveau d'une très large histoire : il ne m'appelle pas, il ne me provoque pas à le nommer, sauf si je songe à l'insérer dans un vaste tableau de l'habitat rural. **Mais si je suis dans la région parisienne et que j'aperçoive au bout de la rue Gambetta ou de la rue Jean-Jaurès un coquet chalet blanc aux tuiles rouges, aux boiserie brunes, aux pans de toit asymétriques et à la façade largement clayonnée, il me semble recevoir une invitation impérieuse, personnelle, à nommer cet objet comme un chalet basque : bien plus, à y voir l'essence même de la basquité.** C'est qu'ici, le concept se manifeste à moi dans toute son appropriation : il vient me chercher pour m'obliger à reconnaître le corps d'intentions qui l'a motivé, disposé là comme le signal d'une histoire individuelle, comme une confiance et une complicité : c'est un appel véritable que m'adressent les propriétaires du chalet. **Et cet appel, pour être plus impératif, a consenti à tous les appauvrissements : tout ce qui justifiait la maison basque dans l'ordre de la technologie : la grange, l'escalier extérieur, le pigeonier, etc., tout cela est tombé : il n'y a plus qu'un signal bref, indiscutable.** Et la nomination est si franche qu'il me semble que ce chalet vient d'être créé sur-le-champ, pour moi, comme un objet magique surgi dans mon présent sans aucune trace de l'histoire qui l'a produit. » [4]

La LDB a le même caractère interpellatoire. Les discours politiques sont des discours *magiques*, répondant à nos désirs du moment, une langue appauvrie, trop motivée pour être sincère, indiscutable. C'est aussi ce corps théâtral que nous retrouvons dans le CDB, un corps exagéré, de l'hyperarticulation, un corps qui jouent, sans y parvenir vraiment, à émettre les signaux que le discours LDB ne peut contenir : ceux de l'authenticité, de l'empathie et de la réflexivité.

3.3.2 La parole acte politique comme seule solution

Pour conclure, une légère aparté sur ce que pourrait être une société sans LDB ni CDB, sur ce que pourrait être une télévision sans bouffons pour sans cesse rejouer les mêmes scènes. **Car la vraie parole est une parole ancrée et politique, saine et arbitraire :**

« La parole vivante est une opération consistant à mettre en rapport les mots employés et les choses dont on parle. Certes, ils ne colleront jamais exactement

les uns aux autres, puisque chaque langue a délimité, par un choix originaire, certains champs sémantiques ou certaines catégories grammaticales qui sont absents d'autres langues. Les mots et les choses existent dans des sphères de réalité séparées, mais le propre de la parole est précisément de les mettre en relation, et d'effectuer ainsi un travail d'incessante médiation. En revanche, il y aurait lignification - apparition d'une langue de bois - lorsque la parole cesse d'exercer ce rôle, ceci ayant notamment pour implication que la langue instituée et la langue parlée tendent à se confondre, à coller l'une à l'autre. (...) on touche là au coeur même du langage : il ne fonctionne comme une parole vivante que si ont lieu des actes de discours qui sont certes tributaires des médiations et conventions propres à chaque langue, mais qui constituent aussi à chaque fois des événements de liberté qui, en tant que tels, sont non programmables.(...) **La présence d'un sujet à ses propres dires est une composante essentielle d'une parole vivante. L'une des caractéristiques de la langue de bois est que c'est un discours qui, en vérité, n'est plus tenu par personne, qui circule, passe de lèvres en lèvres, devient omniprésent, mais sans qu'il n'y ait plus de sujet vivant, présent en chair et en os, pour l'énoncer.** » [21]

A trop accepter le langage médiatique tel qu'il existe aujourd'hui, nous participons à ce qu'Orwell nommait « **la défense de l'indéfendable** ». A tolérer ces discours creux et vides de sens mais toutefois confortables, nous légitimons ce dans quoi nous vivons :

« Les discours et les écrits politiques sont aujourd'hui pour l'essentiel une défense de l'indéfendable. Des faits tels que le maintien de la domination britannique en Inde, les purges et les déportations en Russie, le largage de bombes atomiques sur le Japon peuvent sans doute être défendus, mais seulement à l'aide d'arguments d'une brutalité insupportable et qui ne cadrent pas avec les buts affichés des partis politiques. Le langage politique doit donc principalement consister en euphémismes, pétitions de principe et imprécisions nébuleuses. Des villages sans défense subissent des bombardements aériens, leurs habitants sont chassés dans les campagnes, leur bétail est mitraillé, leurs huttes sont détruites par des bombes incendiaires : cela s'appelle la pacification. Des millions de paysans sont expulsés de leur ferme et jetés sur les routes sans autre viatique que ce qu'ils peuvent emporter : cela s'appelle un transfert de population ou une rectification de frontière. Des gens sont emprisonnés sans jugement pendant des années, ou abattus d'une balle dans la nuque, ou envoyés dans les camps de bûcherons de l'Arctique pour y mourir du scorbut : cela s'appelle l'élimination des éléments suspects. **Cette phraséologie est nécessaire si l'on veut nommer les choses sans évoquer les images mentales correspondantes.** » [21]

Nous l'avons vu, le discours politique et médiatique n'est pas le seul concerné, tous les discours qui nous entourent ne sont pas anodins : discours du patron d'entreprise, discours publicitaires à chaque abri-bus, discours à la terrasse des cafés. Dès que la parole est vide, mécanique, clichée, confortable, lignifiante, abstraite, politiquement correct, soucieuse de paraître vraie, partagée de tous, tautologique, réempruntée, interpellative, nous ne sommes plus dans la sincérité du discours.

Selon nous, la LDB peut donc se définir de la façon suivante : **Le propos est détourné et vidé de son sens. Aucun horizon de sens n'est apporté, le réel est devenu évident et figé : c'est une parole mythologique (au sens de Roland Barthes). Elle est repérable par un certain nombre de marqueurs linguistiques.** Bien sûr, cette parole mythologique est quasi automatique dans la bouche de celui qui l'énonce, préparée à l'avance, elle ne laisse aucune place à l'improvisation. C'est justement ce manque d'authenticité que nous allons retrouver dans le corps de bois.

Nous concluerons cette partie sur une autre citation de Roland Barthes :

« **Si le mythe est une parole dépolitisée, il y a au moins une parole qui s'oppose au mythe, c'est la parole qui reste politique.** Il faut revenir ici à la distinction entre langage-objets et méta-langage. Si je suis un bûcheron et que j'en vienne à nommer l'arbre que j'abats, quelle que soit la forme de ma phrase, je parle l'arbre, je ne parle pas sur lui. Ceci veut dire que mon langage est opératoire, lié à son objet de façon transitive : entre l'arbre et moi, il n'y a rien d'autre que mon travail, c'est-à-dire un acte : c'est là un langage politique ; il me présente la nature dans la mesure seulement où je vais la transformer, c'est un langage par lequel j'agis l'objet : l'arbre n'est pas pour moi une image, il est simplement le sens de mon acte. Mais si je ne suis pas bûcheron, je ne puis plus parler l'arbre, je ne puis que parler de lui, sur lui ; ce n'est plus mon langage qui est l'instrument d'un arbre agi, c'est l'arbre chanté qui devient l'instrument de mon langage ; je n'ai plus avec l'arbre qu'un rapport intransitif ; l'arbre n'est plus le sens du réel comme acte humain, il est une image-à-disposition : face au langage réel du bûcheron, je crée un langage second, un méta-langage, dans lequel je vais agir, non les choses, mais leurs noms, et qui est au langage premier ce que le geste est à l'acte. Ce langage second n'est pas tout entier mythique, mais il est le lieu même où s'installe le mythe ; car le mythe ne peut travailler que sur des objets qui ont déjà reçu une médiation d'un premier langage. Il y a donc un langage qui n'est pas mythique, c'est le langage de l'homme producteur : **partout où l'homme parle pour transformer le réel et non pour le conserver en image, partout où il lie son langage à la fabrication des choses, le métalangage est renvoyé à un langage-objet, le mythe est impossible. Voilà pourquoi le langage proprement révolutionnaire ne peut être un langage mythique.** La révolution se définit comme un acte cathartique destiné à révéler la charge politique du monde : elle fait le monde, et son langage, tout son langage, est absorbé fonctionnellement dans ce faire. C'est parce qu'elle produit une parole pleinement, c'est-à-dire initialement et finalement politique, et non comme le mythe, une parole initialement politique et finalement naturelle, que la révolution exclut le mythe. De même que l'ex-nomination bourgeoise définit à la fois l'idéologie bourgeoise et le mythe, de même la nomination révolutionnaire identifie la révolution et la privation de mythe : la bourgeoisie se masque comme bourgeoisie et par là même produit le mythe ; la révolution s'affiche comme révolution et par là même abolit le mythe. » [4]

Noam CHomsky aime défendre cette idée « si nous avons un vrai système d'éducation, on y donnerait des Cours d'autodéfense intellectuelle »... Quand commençons-nous ? quand permettrons-nous à tout un chacun de se prémunir contre la LDB et toute technique de manipulation ?

Bibliographie

- [1] NORMAN BAILLARGEON, *Les chiens ont soit* Lux Editeur, 2001, réédition de 2010.
- [2] NORMAN BAILLARGEON ET DAVID BARSAMIAN, *Entretiens avec Chomsky* Les Editions Ecosociété, 2ème édition de 2002.
- [3] ROLAND BARTHES, *L'aventure sémiologique* Editions du Seuil, réédition de 1985.
- [4] ROLAND BARTHES, *Mythologies* Editions du Seuil, 1957.
- [5] NICOLE FERNANDEZ BRAVO, *LTI. Caractéristiques linguistiques d'un langage "inhumain"*. Journal Germanica, 2000.
- [6] SOUS LA DIR. DE PATRICK CHARAUDEAU ET DOMINIQUE MAINGUENEAU, *Dictionnaire d'analyse de discours* Editions du Seuil, 2002.
- [7] NOAM CHOMSKY ET ROBERT MCCHESENEY, *Propagande, médias et démocratie* Les Editions Ecosociété, 2000, 2004 pour la trad. française.
- [8] MARTINE CHOSSON, *Parlez-vous la langue de bois ?* Editions Points, 2007.
- [9] ALEXANDRE DORNA, *Les techniques de manipulation dans le discours de propagande in La propagande : images, paroles et manipulation* Editions L'Harmattan, 2012
- [10] GUY HAZAN, *LQR, la propagande du quotidien*. Editions Raisons d'agir, février 2006.
- [11] NED HERRMANN, *Les dominances cérébrales et la créativité* Editions Retz, 1988, 1992 pour la trad. française.
- [12] VICTOR KLEMPERER, *LTI, la langue du IIIe Reich* Editions Albin Michel, 1975, 1996 pour la trad. française, réédition 2003.
- [13] FRANCK LEPAGE, *La langue de bois décryptée avec humour*. Lien Youtube : <https://www.youtube.com/watch?v=oNJo-E4MEk8>
- [14] MIHAELA LUPU, *Le langage politique : de la variété des fonctions à la dynamique des perceptions*. Université de Roumanie, 2010.
- [15] GEORGE ORWELL, *1984* Editions Gallimard, réédition 2008.
- [16] FERDINAND DE SAUSSURE, *Cours de linguistique générale* Editions Payot, édition posthume en 116, réédition de 1995.
- [17] SYLVAIN TIMSIT, *Les 10 stratégies de manipulation de l'opinion publique*, lien Internet : <http://www.syti.net/>
- [18] PHILIPPE TURCHET, *Le langage universel du corps* Les Editions de l'Homme, 2011.
- [19] PIERRE RAYNAUD, *L'Art de manipuler* Editions Ulrich, 1996.
- [20] PAUL WATZLAWICK, *La réalité de la réalité* Editions du Seuil, 1976, 1978 pour la trad. française.
- [21] DIR. DE PUBLICATION : DOMINIQUE WOLTON, *Les langues de bois*. CNRS Editions. Revue Hermès n°58, 2010.